

architectures



Moreau Kusunoki | Aires Mateus
N°400 : un demi-siècle de mémoire
Guide du contract

cree

400



**Pavillon central de
Sciences Po, Paris
Moreau Kusunoki**

Texte
Stéphanie Philippe

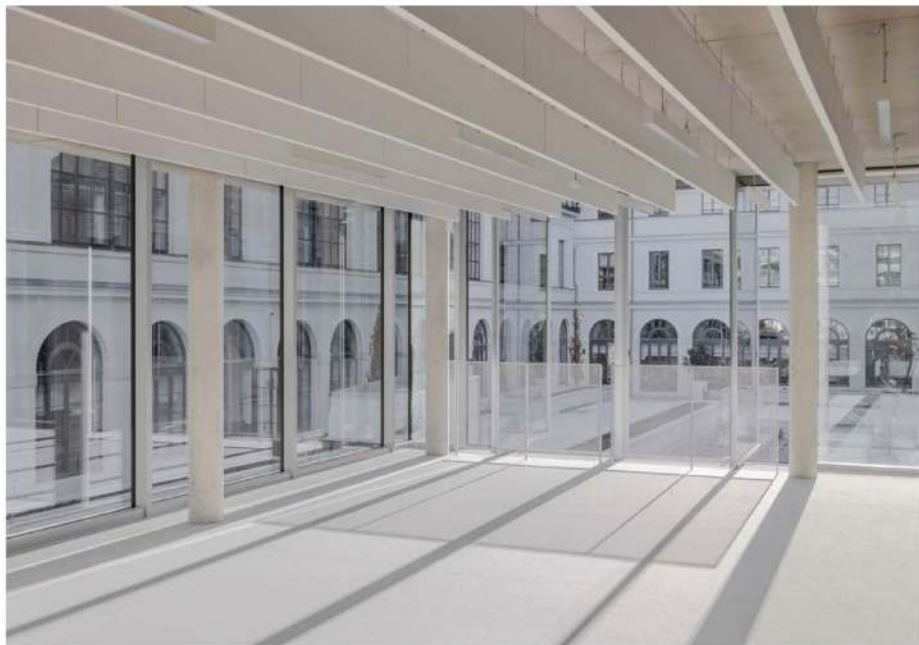
Photographe
Maris Mezulis

Au cœur du 7^e arrondissement de Paris, une nouvelle page s'écrit pour l'ancien noviciat devenu musée d'armes puis site militaire. Au terme d'une consciencieuse mue, l'hôtel de l'Artillerie, et son réseau de cours dérobées, abrite depuis peu le nouveau campus de Sciences Po. En son centre, un nouveau pavillon de verre oscille entre introspection et transparence.



Tous deux sont diplômés de Paris-Belleville, mais c'est au Japon qu'ensemble ils font leurs premières armes. Nicolas Moreau travaille chez SANAA à Tokyo, puis auprès de Kengo Kuma, dans la capitale japonaise également, qui le chargera de développer et de diriger la branche Europe depuis son bureau parisien. Hiroko Kusunoki commence sa carrière chez Shigeru Ban, à Tokyo toujours, après avoir obtenu un double Master Architecture et Ingénierie à l'Institut de technologie de Shibaura. Associés depuis 2011, les deux architectes, fidèles à «l'art de faire» de leurs maîtres, matérialisent la dualité de leurs cultures occidentale et nippone au travers d'une architecture ouverte et dans laquelle intérieur et extérieur se pensent ensemble. Leur travail sur la transparence et la lumière, sur la matière et l'espace entre les différents éléments, s'allie à une approche savante des textures et de la tactilité des matériaux.

Forts de ce savoir-faire architectural, les deux associés se voient confier des projets de différentes échelles, dans le neuf ou l'existant. Des programmations complexes à la recherche de la performance technique, comme le concours remporté pour le Guggenheim Helsinki, ou plus intimes, avec le restaurant Matsuri à Paris. Moreau Kusunoki conçoit également l'aménagement du parvis du Palais de justice de Paris ou encore l'école d'ingénieurs Polytech au Bourget-du-Lac. Au nombre de leurs projets en construction figurent la tour en bois B1B2 à Paris, le musée des Phares et Balises à Brest, deux lycées à Champigny-sur-Marne ou encore le Powerhouse Parramatta Museum à Sydney dont le budget s'élève à plus de 250 millions d'euros.



Transparence absolue des espaces de travail

La bien nommée rue Saint-Guillaume est à une encointure. Rue de l'Université, l'une des implantations historiques de l'institut multidisciplinaire de Sciences Po, jusque-là dispersée sur une douzaine d'adresses dans ce quartier de la Rive Gauche, vient d'achever son annexion du site classé de l'Artillerie pour y installer son nouveau campus. À rebours des tendances, une volonté manifeste de s'ancrer dans la ville a porté ce projet de reconstruction de plus de 16 000 m² prêt à accueillir, en ce centre névralgique de la capitale, les étudiants du Collège universitaire et des Masters, les chercheurs et l'ensemble du personnel administratif. Le site – et ses quatre écoles auxquelles s'ajoutent neuf centres de recherche – ne s'exhibe pas pour autant. L'entrée tout d'abord, fin passage entre deux îlots ourlant la place Saint-Thomas-d'Aquin. Les différents espaces réhabilités ensuite, qui s'articulent de façon introvertie autour de ses trois cours aux proportions vitruviennes.

Sébastopol l'ancienne cour du cloître, Treuille de Beauille jadis jardin des frères dominicains, et Gribouval la plus grande, toutes trois reliées par une artère de circulation haute et claire conçue par l'équipe coordinatrice.

C'est dans cette dernière que la transformation est la plus remarquable. Excavé jusqu'à prendre la forme d'un amphithéâtre, l'ancien potager retrouve sa fonction de jardin et s'étoffe de vastes gradins paysagés conçus comme autant d'espaces d'échanges et de rencontres, entourés par les façades historiques elles-mêmes augmentées de verrières en leur sous-sol. Ici les nouveaux locaux sont naturellement dirigés vers les salles basses d'un édifice de verre à taille humaine, folle ou pavillon de thé selon que l'on convoque l'Orient ou l'Occident, et sur lequel se reflète en figures discrètes le bâti séculaire.

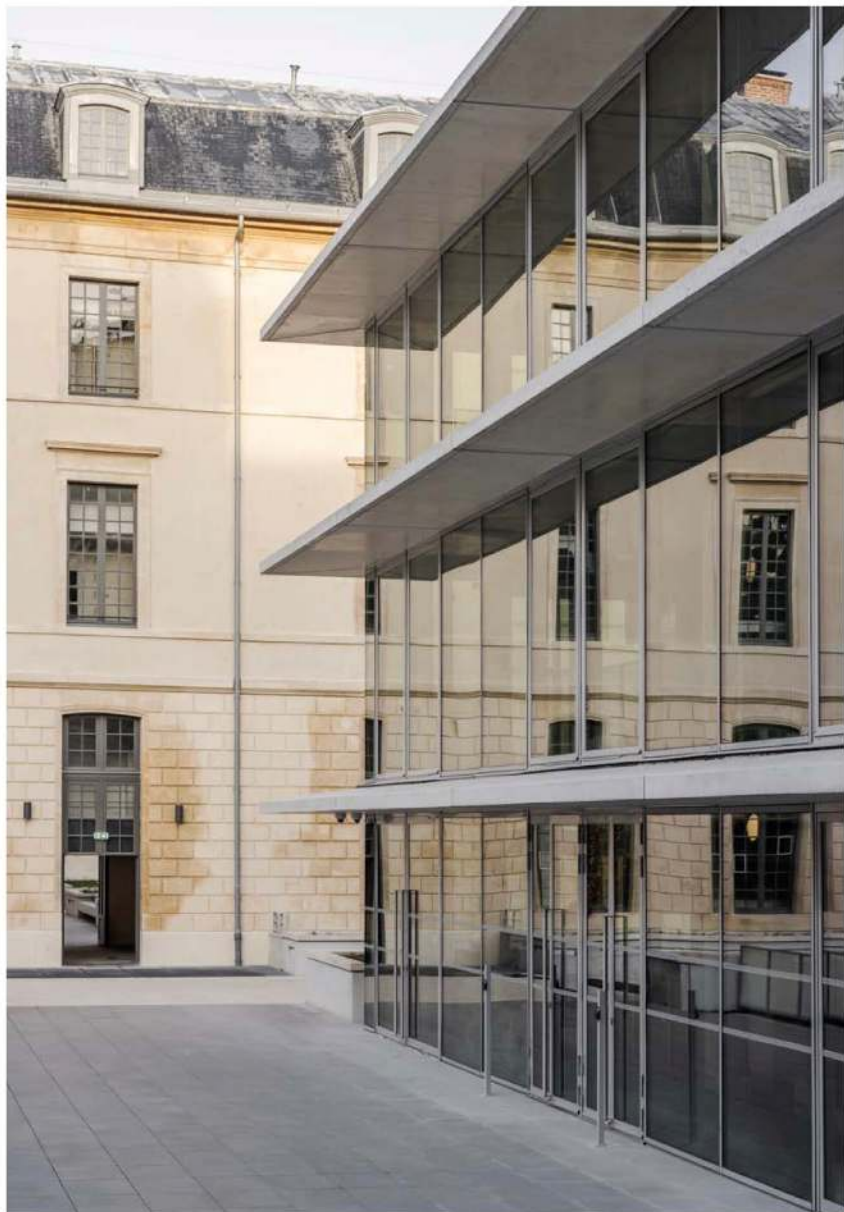
L'« émergence » – ainsi que la nomment ses concepteurs – vient clore la nouvelle place, ses quatre façades miroitantes entrecoupées sur trois étages de fines lames de béton clair effilées, en prolongement des planchers. Derrière les vitrages en bandes horizontales, les différents espaces – le Centre pour l'entrepreneuriat, le Mc Court Institute, les salles de travail et la cafétéria – jouissent d'une totale transparence jusqu'à atteindre une ouverture quasi complète grâce aux systèmes de pivots sur lesquels sont fixées les larges baies. La composition aérienne est pour finir soulevée par six élégantes colonnes en béton gris pâle à peine rehaussé et formant un porche, invitant l'espace public jusqu'aux salles intérieures. Aucune théâtralité pourtant n'est conférée à cet édifice, unique ajout bâti de l'opération, prêt à s'effacer au gré de la manipulation des vitrages sous les reflets des façades restaurées, ondulant en de multiples vues discontinues.



La cour Grébeval en forme d'amphithéâtre dirige les étudiants vers la partie basse du nouveau campus où se trouvent les bibliothèques



« Excavé jusqu'à prendre la forme d'un amphithéâtre, l'ancien potager retrouve sa fonction de jardin et s'étoffe de vastes gradins paysagés conçus comme autant d'espaces d'échanges et de rencontres. »



Les façades de l'ancien noviciat se projettent dans la structure vitrée du pavillon

Nicolas Moreau : « Un univers miniature avec sa magie et sa poésie »

Le nouveau pavillon s'insère dans un programme complexe et constitue en quelque sorte la pièce angulaire du nouveau campus. Quel fut le parti pris du projet ?

Le pavillon, ou émergence, représente une partie infime du programme complet. Comme la pyramide du Louvre, il est le signal visible d'une intervention beaucoup plus vaste, dans un site historique complexe qui accueille un programme très large. Christian Oudart (chef de projet de l'agence Jean-Michel Wilmotte) a fait un travail conséquent afin de faire entrer ce programme qui s'étend des caves jusque dans les combles aménagés. La taille réduite de l'émergence lui donne l'opportunité de devenir un symbole, celui du renouveau de Sciences Po, et de son ouverture sur le monde. Elle est le miroir qui reflète la vie du campus. Face à l'amphithéâtre extérieur, elle permet de faire le lien entre la partie immergée, invisible, et le reste du campus. Elle devient le point de convergence, le cœur de la vie étudiante. Cette centralité est appuyée par la présence de la cafétéria au sous-sol, contiguë à la bibliothèque, et aux doubles gradins qui se

font face : gradin intérieur et gradin de la cour de Gribeauval. L'architecture est sobre, et propose des plateaux lumineux, ouverts, des espaces dont les usages pourront changer au fil des besoins.

Dans ce vaste projet contraint par la densité de son programme et par le poids de l'héritage patrimonial, l'émergence offre un univers miniature avec sa magie et sa poésie, un peu à la manière d'un pavillon de thé japonais. C'est un lieu d'hospitalité qui met en éveil les sens. Lorsque les grandes baies pivotantes sont ouvertes, la connexion avec l'extérieur est totale. On peut ressentir le silence du cœur d'îlot, la rumeur de la vie étudiante, entendre résonner les cloches de l'église Saint-Thomas-d'Aquin, sentir le vent et les saisons qui passent. Le mouvement des grands panneaux vitrés de 1,80 m par 2,80 m qui animent la moitié de la façade donne une dimension cinématique extraordinaire au pavillon.

L'édifice oscille entre une certaine théâtralité et une forme d'effacement. Cela a-t-il à voir avec votre conception de l'architecture ?

Nous aimons cette idée d'oscillation, de balancier. Notre travail est le fruit de ce mouvement, du dialogue que nous entretenons au sein de l'agence : entre radicalité et subtilité des nuances, entre force et douceur, entre intuition et raison, entre culture nipponne et culture occidentale. Pour chaque projet, nous cherchons le point d'équilibre, et rien ne reste dans le dessin qui n'ait un rôle dans l'harmonie de l'ensemble.

Par exemple, les larges débords de planchers résultent de la volonté de rendre le bâtiment entièrement vitré, en protégeant les vitrages du soleil. En même temps, ils

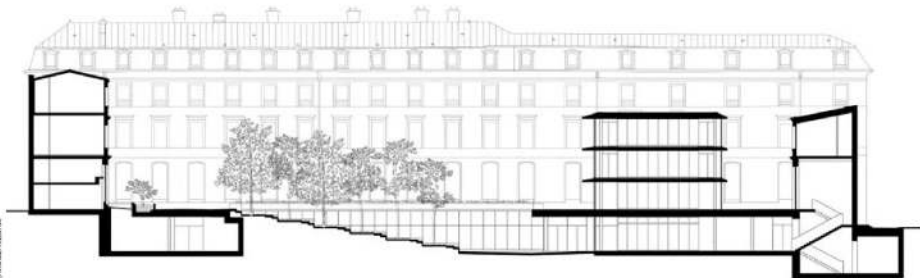
créent cette continuité vers l'extérieur, et donnent au projet une expression et une identité claire. De la même manière, le béton brut s'équilibre avec la finesse du travail de serrureries et de menuiseries dont les subtiles nuances de gris rappellent le gris des toitures en zinc et du ciel de Paris.

Le rapport entre intérieur et extérieur apparaît primordial dans votre démarche. Une grande transparence d'abord, jusqu'à l'ouverture totale de l'espace. Pourriez-vous revenir sur cette intention ?

Nous voulions que ce petit bâtiment corresponde à l'ambition de Sciences Po, être une école ouverte et dont l'enseignement soit visiblement accessible à tous, à la manière d'une vitrine. On parle de former à la vie publique, dès lors, la transparence s'est imposée comme la valeur cardinale du pavillon. Les grandes baies pivotantes sont l'occasion de rendre l'objet spectaculaire aux yeux du monde – des mécènes notamment – et de provoquer des usages qui vont au-delà de la fonction programmatique initiale. Cet espace peut être utilisé comme un lieu de monstration exceptionnelle, une vitrine du savoir-faire de Sciences Po, ou comme une scène. Nous serions curieux de revenir à la mi-saison et de voir comment les utilisateurs se l'approprient, ou bien lors des cérémonies de remises de diplômes, les fêtes étudiantes, les réceptions officielles.

Il y a cette expression japonaise, *tekizai tekisho*, qui qualifie l'utilisation du « bon matériau au bon endroit ». Quel rôle joue ici la matière ?

Tekizai tekisho, ce proverbe japonais tire son origine du charpentier menuisier qui connaît les arbres, et quelle partie de l'arbre



Coupe sur la cour Gribeauval en amphithéâtre

utiliser pour quelle pièce de la charpente du temple ou de la demeure. Cette expression implique la maîtrise de la technique autant que la connaissance de la matière. « Le bon matériau à la bonne place » parle aussi d'optimisation. La matière, la forme, la quantité, forment des éléments qui travaillent entre eux et qui trouvent ensemble leur juste mesure, tout en gardant leur expression propre. C'est une approche philosophique mais aussi pragmatique, qui est toujours juste. Dans ce projet, la palette limitée au béton, au verre et au métal laisse place aux usagers et à l'environnement. Pourtant, en travaillant avec peu de choses, on leur donne aussi plus d'espace pour exister: le béton a ses aspérités, les assemblages sont visibles, nous ne cachons rien.

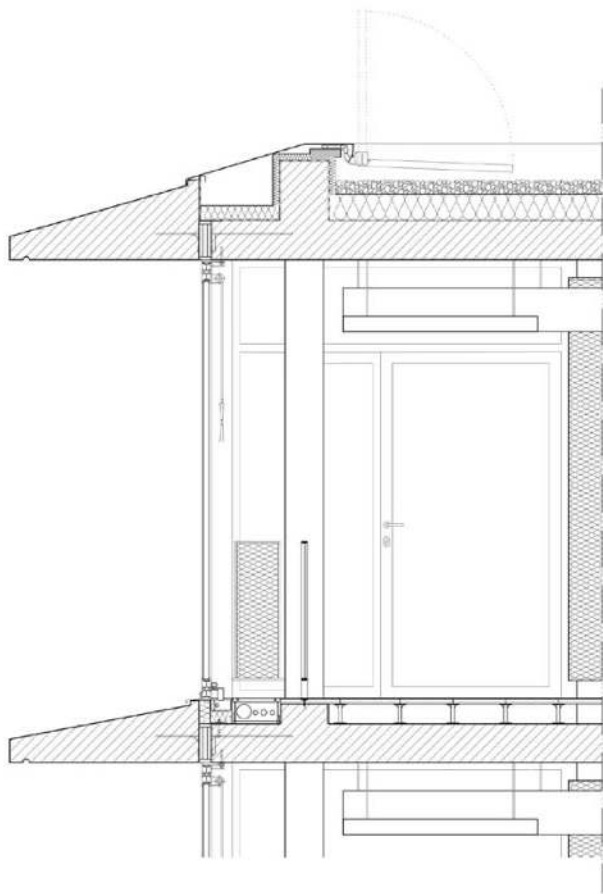
Votre travail interroge la limite entre architecture et design, éléments mobiles et immobiles. Comment cela s'exprime-t-il ici ?

Nous ne voyons pas de séparation entre urbanisme, architecture et design. Le design de mobilier ou d'objet est dans la continuité directe de la réponse architecturale ou urbaine, et donne un degré de profondeur dans la lecture et l'expérience de l'espace. Main courante, bâton de maréchal, banc, poubelle, baffle acoustique... Le dessin de l'objet, avec lequel l'utilisateur est dans un rapport direct et physique, est fondamental pour la conception d'un espace. Puisque nous ne nous sommes pas vu confier de mission de mobilier dans ce projet précis, c'est le second œuvre qui joue plus particulièrement ce rôle. Les baffles acoustiques suspendus s'harmonisent avec la structure du pavillon pour la mettre en valeur, notamment en laissant libre la vue de la dalle de béton brut, ce qui augmente la perception de hauteur.

Sans cette contrainte imposée de cloisonnement conceptuel et contractuel entre architecture et design, nous aurions pu proposer d'autres solutions allant plus loin dans notre philosophie. Le mobilier aurait pu jouer un rôle acoustique, ce qui aurait éliminé le besoin en baffles suspendus. Nous cherchons à ouvrir le dialogue sur ce point avec la maîtrise d'ouvrage et les utilisateurs autant que possible, et de manière systématique.

Quelles furent les principales difficultés rencontrées ? Comment les avez-vous surmontées ?

Le contexte de la procédure (CPI, contrat de promotion immobilière) dans lequel nous nous inscrivons positionne le promoteur comme arbitre final de tous les choix architecturaux et techniques. De



Vue de détail sur les planchers en béton qui s'effilent délicatement en façade

© Morreau Kusunoki

plus, l'entreprise générale a été associée dès les études de concours. Le promoteur et le constructeur ont donc un rôle central. Le promoteur porte le risque et la responsabilité, avec le constructeur, de délivrer dans un délai imposé et une enveloppe budgétaire intangible. C'est une pression forte, qui a potentiellement des conséquences sur la qualité. Dans un cadre plus classique de loi MOP, l'architecte mandataire coordonne librement les co-traitants, maîtrise l'arbitrage économique et les descriptifs et assure la mission de suivi de travaux. Ici, nous avons

travaillé de manière plus compartimentée. L'opération est complexe, les délais de réalisation serrés, pendant une pandémie, avec des problématiques de restauration en patrimoine classé, une nappe phréatique peu profonde, et un site urbain dense. Malgré toutes ces contraintes, le projet a été livré en temps et en heure. Dans ce type de procédure, il faut que le concept soit robuste dans ses fondamentaux structurels, afin de conserver ses principes tout au long du développement du projet. Au final, je crois que nous avons collectivement atteint cet objectif.



Maître d'ouvrage	Fondation nationale des sciences politiques (FNSP)
Maître d'œuvre	Wilmotte & Associés (coordination), Moreau Kusunoki, Pierre Bortolussi (patrimoine)
Promoteur	Groupe Sogelym Dixence
HQE	Franck Boutté Consultants
Paysagiste	Mugo
BET fluides	Barbanel Ingénierie
BET façade	Terrel Group
Stratégie et urbanisme	Sasaki
Coût des travaux	42 M€ pour l'ensemble des opérations
Surface de plancher	16 106 m²